

ATTITUDES ENVERS LE DIOULA ET PRATIQUES

EN COTE D'IVOIRE

(K. TERA, ILA, Abidjan)

0. Les différents parlers mandingues ont fait l'objets de descriptions variées, et souvent dans les plus petits détails. En ce qui concerne la variation, le mandingue a également été l'objet d'études diachroniques et dialectologiques. Quant à la variation liée à l'usage et aux usagers en synchronie, quant même certaines recherches ont porté sur sa dynamique inter lingues, nous avons peu d'études qui se sont intéressées véritablement à la variation liée à l'usage et aux usagers.

Le Dioula de côte d'ivoire, *parler mandingue essentiellement urbain* issu de la rencontre de locuteurs des terroirs du nord ivoirien et des pays mandingophones voisins (Mali, Guinée et Burkina Faso) présente un intérêt certain pour le sociolinguiste intéressé à cet aspect de la langue.

La perception que les différents types de ses locuteurs ont du dioula, leur pratique conséquente et leurs liens avec les variations de la langue, ce sont là les phénomènes qui feront l'objet de pistes de réflexion dans la présente communication. Nous essaierons de répondre aux questions, à savoir si le dioula est soumis à des variations *diastratiques* (existence de sociolectes) ou *diaphasiques* (niveaux de langue), avec la production de quelles variétés parlées par quels types de locuteurs.

1. Naissance et développement du dioula

Le dioula est issu de la rencontre en terrain neutre de parlers mandingues différents, plus ou moins intercompréhensibles, aussi bien du nord ivoirien que des pays voisins. Il s'agit en l'occurrence des dialectes ivoiriens du mandingue que sont le Wojenekakan (parler d'Odienné), le maukakan (parlé autour de Touba), le worodugukakan (du Worodougou), le kpngakan (dioula de Kong), du jurabakan (dioula de la région de Boundiali)... Il s'agit aussi de parlers mandingues du Mali, Buguninkakan de Bougouni, dioula de Sikasso et autres parles bambara. Il s'agit

également de parler maninka de Guinée, ainsi que du dioula de Bobo-Dioulasso, auquel il faut ajouter le Dafing. Bref, il s'agit de l'ensemble des parler mandingues dont les locuteurs ont été dès le début du développement de l'économie coloniale de traite génératrice d'une relative prospérité, gourmande en main-d'œuvre, favorable à la naissance de villes peuplées de marchands de diverses origines qui font ensemble des affaires et attirant un grand nombre d'immigrants. C'est leur contact qui a donné naissance à un mandingue commun, non seulement disponible entre eux, mais aussi entre eux et les autres composantes ethniques de la nouvelle société.

Le dioula est un parler pratiqué, non seulement par des locuteurs natifs du mandingue, mais aussi par un grand nombre de locuteurs secondaires de toutes origines. Par sa naissance et par son milieu de développement, le dioula est soumis à deux influences qui le modèlent et en dessinent l'identité. Son urbanité lui imprime un processus de simplification de ses structures, ainsi que la modernisation de son vocabulaire. En même temps, il se nourrit et s'enrichit de l'apport de ses origines nordiques avec lesquelles elle a des contacts continus grâce aux allers et venues de ses locuteurs entre les deux pôles et le fait qu'ils entretiennent des relations culturelles constantes avec leurs régions d'origine. Cette ambivalence, ainsi que la grande diversité ethnique et sociale des locuteurs de la langue laissent présager beaucoup de variations, selon les usages et les contextes d'usage.

2. Typologie des locuteurs : perception et attitudes envers la langue

Les locuteurs du Dioula sont d'origines diverses. Ce sont des Mandingues d'origine, locuteurs de parler du terroir nord-ivoirien ou des pays voisins que sont le Mali, la République de Guinée ou du Burkina Faso. Ce sont aussi des travailleurs et commerçants du nord de la Côte d'Ivoire ou des pays voisins locuteurs natifs d'autres langues que le mandingue, mais plus ou moins déjà familiarisés avec cette langue dans leur région ou pays d'origine (locuteurs de langues mandé et gur notamment). Ce sont également les originaires du sud qui parlent la langue par nécessité. Ce sont enfin les descendants de ces différents groupes nés dans les zones urbaines ou périurbaines et y vivant ensemble. Ces différents groupes ont des sentiments et attitudes différents envers le Dioula.

2.1. Attitudes des Mandingues d'origine

Les immigrants maliens, burkinabé et guinéens de langue maternelle mandingue, ainsi que les ressortissants des terroirs mandingophones du nord ivoirien ont une attitude puristes envers le Dioula qu'ils considèrent comme une langue dégénérée, de la même façon qu'ils considèrent ses locuteurs natifs, les Taboussi comme des Bambara ou des Malinké dénaturés, peu au fait des traditions du terroir. La langue est qualifiée de *fòrobakan* "langue publique" par rapport aux parlers du terroir considérés comme particulières et élitistes.

Conscients cependant que c'est le meilleur outil de communication dans le milieu qui les a accueillis, dès qu'ils ne sont entre ressortissants du même terroir, ils utilisent le dioula comme médium de toutes leurs transactions.

Ils se trouvent de ce fait dans une situation de diglossie, passant de leur parler du terroir au dioula selon l'interlocuteur ou les circonstances. Le parler du terroir est réservé à la communication familiale ou dans des assemblées où tout le monde est de la même région. Le dioula est parlé dans tous les lieux publics, surtout au marché et dans les transports en commun. Il faut noter cependant que le Bambara du Mali, surtout les parlers de Bamako et de Ségou, est souvent utilisé en lieu et place du dioula, dans les sermons des imams et les interventions des griots au cours des cérémonies de mariage, des baptêmes et des funérailles qui réunissent des gens d'origines différentes liés par l'appartenance religieuse. Le Bambara apparaît en fait comme une variante soutenue du dioula. Dans ce cas, le bambara apparaît comme une forme soutenue du dioula que comme un autre dialecte. Il est vrai qu'il s'agit parfois de l'emploi de certaines expressions ou formules typiques du Bambara que d'un véritable changement de registre. Comparons plutôt ces trois registres :

Dioula standard	<i>Ánnugù yá sîramaya' fáranfarannin lò mɔɔw bóro</i>
Dioula soutenu	<i>Ánw ká silamaya' fáranfarannin lò màaw bóro</i>
Bambara	<i>Ánw ká silameya' fárafaralen dò mɔɔw bólo</i>
Sens	"Notre Islam est fractionné par les gens"

2.2. Attitudes des immigrés non mandingues

L'économie des zones urbaines et cacaoyères de Côte d'Ivoire repose sur les efforts de travailleurs immigrés originaires du nord et du centre ivoiriens, ainsi que des pays voisins. A ceux-là, la première langue d'intégration dans la société ivoirienne qui s'offre est le dioula. Habitant les mêmes campements et les mêmes quartiers populaires que les Dioula, ils prient souvent ensemble dans la mosquée, organisent ensemble leurs cérémonies sociales, et la langue de cette nouvelle socialisation est naturellement le Dioula, comme d'ailleurs l'Islam auquel beaucoup qu'à leur arrivée en Côte d'Ivoire.

Souvent de langue maternelle gur (Syennari, Moore, Koulango, Lobiri et autres), ils ont une attitude très positive envers le dioula car il constitue pour eux un moyen précieux d'intégration économique et sociale au tissu ivoirien.

Ils vivent aussi dans une situation de diglossie, parlant moore, syenari ou yoruba entre eux et dioula en dehors du cercle des compatriotes de même région.

2.3. Attitude des Akan et kru du sud ivoirien

Les Akan et autres Kru du sud considèrent le Dioula, les uns comme une langue d'ouverture, les autres comme la langue de la racaille des quartiers populaires des villes et des habitants des campements de culture.

La première catégorie est constituée par les ruraux analphabètes ou d'immigrés pauvres vivant dans les mêmes quartiers et les mêmes cours communes que les "Dioula" et pratiquant les mêmes petits métiers (vendeurs au marché, "balanceurs" ou chargeurs de minibus de transport en commun appelés gbaka, mécaniciens et autres petits artisans pour la plupart analphabètes). Ils se retrouvent aussi parfois comme ouvriers agricoles et métayers au service de riches planteurs. La deuxième catégorie est justement formée par ces exploitants agricoles qui n'ont que mépris pour leurs métayers et ouvriers agricoles, mais aussi par les travailleurs de l'administration et autres intellectuels qui utilisent eux aussi le dioula, certes à leur corps défendant, mais pour des besoins de communication avec des gens dont on ne peut pas se passer des services en ville.

Ils sont également en situation de diglossie et utilisent un dioula minimal quand ils savent que le français ne suffit pas à leur besoin dans certains milieux.

1.4. Attitude des Taboussi

La notion de Taboussi appelle à une observation. Cette notion pourrait se traduire par le mot français *Créole*. Le Taboussi n'est pas seulement un Mandingue de deuxième génération en zone urbaine sudiste, il peut s'appeler Ouédraogo (nom Mossi du Burkina Faso), Abiola (nom Yorouba du Nigeria), Diop (nom Ouolof du Sénégal), ou même Kouadio ou Tapé (noms Baoulé et Bété). Ce que tous ces gens ont en commun, c'est d'être nés en ville et d'y vivre, dans un milieu multiethnique intégré, et d'avoir des activités économiques essentiellement urbaines, mais le plus souvent informelles. Ils sont mécaniciens, chauffeurs, "balanceurs", maçons, ferronniers, ferrailleurs, vendeurs à la sauvette ou vendeuses au marché pour les femmes et les jeunes filles.

Les Taboussi ont une attitude très positive envers le dioula car il représente leur identité et ils l'assument comme tel, sans aucun complexe.

Il faut noter que la plupart des professionnels traditionnels de la communication d'aujourd'hui (imams et griots essentiellement) sont Taboussi, et utilisent le dioula dans leurs sermons et animations de cérémonie.

Le dioula qu'ils parlent est soumis à la variation car il y a d'une part un dioula de tout le monde (standard) et un dioula plus soutenu, et d'autre part, il y a un dioula des jeunes opposé à celui des adultes (argot), et même des jargons de métiers.

Nous donc pour le dioula, différentes catégories de locuteurs avec des attitudes différentes envers la langue et un usage qui obéit à cette attitude.

2. Dioula, Malinké et Bambara, les noms de la langue

Les noms par lesquels les différents locuteurs le désignent sont révélateurs de leur sentiment envers le dioula.

Le nom ordinaire que l'on donne généralement à la langue est dioula en français, et dans la langue, [jùrakā] ou [jùlakā]. Dans les autres langues ivoiriennes ce sont des variantes phonétiques de ce mot qui désignent la langue.

Dans la communication populaire, ce terme est celui qui est utilisé et accepté par l'ensemble des locuteurs de la langue dans la langue elle-même, qu'ils soient locuteurs primaires ou secondaires, immigrés récents ou résidents nés en milieu urbain ivoirien. Le terme taboussikan est utilisé par les immigrés d'origine mandingue pour montrer leur mépris pour un parler qui aurait perdu son authenticité.

Quant aux intellectuels francophone, quand ils parlent français, ils donnent à la langue le nom *Malinké*, terme dont l'équivalent Maninkakan n'est pourtant jamais utilisé par personne pour désigner la langue dans aucun parler mandingue. En parlant du dioula, ils l'appellent malinké quand ils parlent français, et bamanankan quand ils parlent dioula. Il y a apparemment une gêne à utiliser le mot dioula, avec toute sa charge négative de langue de la racaille, et cela explique ce choix terminologique. A la pratique, il y a chez ceq intellectuels un véritable déchirement entre une origine et une identité qu'ils s'entêtent à nier ou à anoblir par un nom terme pour eux noble, Malinké.

A l'opposé, le terme *dioula* est tout à fait accepté dans les quartiers populaires et par la populace plutôt analphabète.

Les non Mandingues du Sud quant à eux, utilisent le terme dioula s'ils sont des milieux populaires, ou Malinké s'il s'agit d'intellectuels.

3. Les variations du dioula

Le Dioula est avec le français, la langue la plus commune en Côte d'Ivoire. Des Ivoiriens qui se rencontrent à l'étranger et veulent cultiver une certaine complicité n'hésitent pas, quelle que soit leur ethnie d'origine, à échanger quelques mots en dioula. Il est symptomatique que par exemple à la frontière est, les Ghanéens qui reconnaissent un Ivoirien et veulent engager une conversation avec lui le font en saluant en dioula ou en français, et non dans la langue transfrontalière locale qu'est l'Agni.

A l'intérieur des frontières ivoiriennes, il est sujet aux variations selon le milieu social ou il est pratiqué ou selon le contexte de son utilisation.

3.1. Les sociolectes du dioula

Du dioula des champs et marchés à celui des réunions familiales, il y a des variantes sociales.

✓ Le dioula minimal des champs et des marchés

La variante du dioula la plus simple est celle qui sert à la communication entre les planteurs et leurs ouvriers agricoles, entre ces ouvriers eux-mêmes, mais aussi la langue du marché.

En fait, il s'agit d'un instrument très fonctionnel servant à la communication sur des lieux d'échanges entre personnes d'origines et de cultures différentes qui ne cherchent qu'à se faire comprendre et comprendre leur vis-à-vis sans attacher au médium aucune autre valeur.

La simplification se manifeste au niveau syntaxique.

Un exemple de cette simplification est par exemple l'utilisation des morphèmes du possessif. Là où d'autres variantes ont une distinction entre possession aliénable (í yá sò "ta maison") et possession inaliénable (í dénce "ton fils"), ainsi qu'un pronom possessif (né tá' lò "c'est le mien"), cette variante se contente de tá. Aussi a-ton (í tá sò "ta maison"), (í tá dénce "ton fils"), et (né tá' lò "c'est le mien").

Un autre exemple est l'utilisation du prédicat *lò* à la place de la particule de mise en relief *lè*. Au lieu de *né tá wári' lè b'í bóro* "c'est mon argent que tu as", on a *né tá wári' lò b'í bóro*.

✓ Le dioula standard

Les locuteurs natifs des quartiers populaires, commerçants, transporteurs, travailleurs du bâtiment, et artisans, mécaniciens et autres prestataires de divers

services en milieu urbain, ainsi que les femmes et jeunes filles des marchés, parlent un dioula de base que l'on qualifie de dioula standard.

- *Le dioula a sa phonologie particulière peu différente de celle des parlers mandingues centraux.*

Il a un système de 7 voyelles orales (/i/, /e/, /ɛ/, /a/, /ɔ/, /o/, /u/) qui ont toutes une variante longue et une variante nasale, tout comme le bambara et le maninka.

Il partage avec ces deux parlers l'essentiel de ses consonnes (/p/, /b/, /t/, /d/, /k/, /g/, /kp/, /gb/, /f/, /v/, /s/, /z/, /c/, /tʃ/ /w/, /j/, /n/, /m/, /ŋ/, /ŋm/ /ɲ/).

On remarquera qu'il partage les labio-vélaires que le Bambara n'a pas, avec le maninka ; et qu'il a même la labio-vélaire nasale *ŋm* que les autres grands parlers n'ont pas.

On remarque que le *v* y trouve un statut phonémique à l'opposé des autres grands parlers dans lesquels il n'est qu'un allophone de *f*.

Il a une structure syllabique CVCV où tous les éléments sont solides, sauf à la réalisation, V1, qui subit un amuïssement dans le contexte [C bilabiale ... | V] comme dans :

Flà "deux" au lieu de *fila*

flé plutôt que *fùle* ou *fùre* "dépouille mortelle"

blán au lieu de *búran* "gendre"

Choix des phonèmes à l'intérieur du mot canonique est particulier et fait du dioula un parler à mi-chemin entre le bambara et le maninka.

- A l'initiale, dans l'alternance *d~l*, il choisit *l*, à l'exemple du maninka.

Sens	Dioula	Bambara	Maninka
<i>Cour</i>	<i>lù</i>	<i>dù</i>	<i>lù</i>
<i>Etoile</i>	<i>lòro</i>	<i>dòlo</i>	<i>lòlo</i>
<i>Coucher</i>	<i>lá</i>	<i>dá</i>	<i>lá</i>

- Toujours à l'initiale dans l'alternance gb~gw ~ g~ j~ j ; il choisit encore *gb*, à l'exemple du maninka.

Sens	Dioula	Bambara	Maninka	Wassouloukakan
<i>Foyer</i>	<i>gbà</i>	<i>gà</i>	<i>gbà</i>	<i>gwà</i>
<i>Désagréable</i>	<i>gbó</i>	<i>gó</i>	<i>gbó</i>	<i>gwó</i>
<i>Lourd</i>	<i>gbìrin</i>	<i>gìrin</i>	<i>gbìlin</i>	<i>gwìlin</i>

- Dans l'alternance k ~c, choix de g, proche du bambara.

Sens	Dioula	Bambara	Maninka
<i>Mâle</i>	<i>kε</i>	<i>gà</i>	<i>gbà</i>
<i>Sable</i>	<i>cencen</i>	<i>cencen</i>	<i>keŋekeŋe</i>
<i>Mission</i>	<i>cí</i>	<i>cí</i>	<i>kí</i>

- Dans l'alternance d ~j, choix de g, proche du bambara.

Sens	Dioula	Bambara	Maninka
<i>Unir</i>	<i>jen</i>	<i>jε</i>	<i>de</i>

- Dans l'alternance t ~c, choix de g, proche du Bambara.

Sens	Dioula	Bambara	Maninka
<i>Vérité</i>	<i>cen</i>	<i>tìŋe</i>	<i>tùŋa</i>
<i>Briser</i>	<i>cì</i>	<i>cì</i>	<i>tè</i>

- A l'intervocalique, dans l'alternance t ~ d ~ r ~ 0, choix de r, à l'exemple du bambara.

Sens	Dioula	Bambara	Maou	Maninka	Mandinka
<i>Gourde</i>	bàra	bàra	bàa	bàda	bàta
<i>Baobab</i>	sira	sira	syà	sida	sità
<i>Justice</i>	kíri	kíri	kíti	kídi	kíti

- Dans l'alternance l ~ r où le bambara et le maninka font des choix inverses, choix quasi unique de r.

Sens	Dioula	Bambara	Maninka	Mandinka
<i>Bras</i>	bóro	bólo	bólo	bùlu
<i>Montagne, colline</i>	kùru	kùlu	kùrù	kùlu
<i>Oreille</i>	tóro	tùlo	Tóro	tùlu

- Dans l'alternance k ~ g ~ x ~ 0, choix de g, proche du Bambara.

Sens	Dioula	Bambara	Koyaga	Maou
<i>Viande</i>	sògo	sògo	sɣò	sòo
<i>Personne</i>	Mɔɔ	Mɔɔ	Mɣɔ	Mɔɔ
<i>Mouton</i>	sàga	sàga	sɣa	sàa

Choix des voyelles

- Choix libre dans l'alternance a ~ ɛ dans le contexte [i nasale ...].

Sens	Dioula	Bambara	Maninkaa
<i>Trou</i>	dìnga ou dìnge	dìnge	dìnka
<i>Evaluer</i>	kíma ou kíme	kíme	kíma
<i>Approfondir</i>	dùnya ou dùnye	dùnya	dùnya

- ***Le dioula standard a une syntaxe certes très proche du bambara, mais tout à fait typique.***

Tout en ayant par exemple un système aspecto-modal aussi simple que le bambara standard, le dioula a souvent des prédicatifs différents.

Le prédicatif de l’accompli positif des verbes transitifs est *kà* en dioula alors qu’il est *yé* en bambara (*à kà búru’ dómu* ‘il a mangé du pain). A l’inverse, l’optatif est marqué par *yé* alors qu’il l’est par *ká* en bambara (*à fɔ kó à yé nà* ‘dis-lui de venir’).

A part ces quelques détails on a un système syntaxique assez simplifié comme en bambara.

- **Le dioula a un lexique simple et moderne.**

Sur le plan lexical, le dioula a le fond mandingue commun constitué du vocabulaire essentiel, auquel il ajoute le vocabulaire de la vie moderne, sans fermer la porte à celui des traditions du terroir.

Nous donnons ici deux exemples de simplification du système lexical.

Dans certains parlers mandenkan, selon le milieu social, le sexe ou l’âge de ceux qui communiquent entre eux les termes utilisés changent. C’est ainsi deux registres de mots désignant les parties du corps humain. Il y a les mots ordinaires et il y a les termes de respect. Ainsi, le dioula d’Odienné a les mots *Sára*, *kɔɔɔ*, et *debe* pour désigner la tête, la main et le ventre. Ces termes, utilisés dans la plupart des terroirs sont inconnus des locuteurs du dioula come d’ailleurs du Bambara, à l’exception du mot *debe* dans l’expression *bá debe* ‘ventre maternel’. Un autre exemple de

simplification est l'utilisation exclusive du lexème *ce* pour exprimer la notion de mâle dans les noms d'animaux. Ainsi, au lieu de *sàgajígi, gbɔnjígi, bànkɔɔn, tóra* pour désigner respectivement le béler, le chimpanzé mâle, le bouc, le taureau, on a *sàgace, gbɔnce, bàce, mìsice*.

3.2. Argots et jargons du dioula

L'urbanité du dioula et son rôle de médium de communication dans beaucoup de secteurs économiques supposent l'existence d'argots et de jargons de métiers.

En effet, il existe à l'exemple du nouchi, l'argot français d'Abidjan dont le fond et la syntaxe doivent beaucoup au dioula, un argot dioula qui mérite d'être étudié. On signale tout un vocabulaire de la sexualité que seuls les initiés savent décrypter, de même qu'un langage des voleurs non encore décrit, mais nous ne sommes pas en mesure de vous en donner un corpus ici..

Quant au jargon, il suffit de côtoyer les différents corps de métier (mécaniciens, maçons, menuisiers etc.) pour se rendre compte que chacun a son langage particulier.

3.3. Les niveaux de langue en dioula dioula

Nous avons déjà parlé du dioula minimal des champs et des marchés, avec sa fonctionnalité et sa simplicité maximale. Nous avons surtout parlé longuement du dioula standard en donnant ses principales caractéristiques. Ce sont deux variétés que l'on peut qualifier de niveaux de langue, le plus haut niveau étant celui des griots et des imams.

Au sommet de la hiérarchie donc, il y a le dioula des cérémonies sociales (mariages, baptêmes et funérailles), celui des griots, et celui des mosquées et écoles coraniques, le dioula des imams et prédicateurs..

Le niveau bas de dioula a un vocabulaire simple et fonctionnel truffé d'emprunts aux langues locales dans le milieu rural, et au français dans les zones urbaines. Sa syntaxe est très simple (principaux types de phrases du manding avec cependant le

prédicatif *be* là où il peut y avoir *yé* et sa phonologie varie selon l'origine du locuteur.

Le dioula standard des quartiers populaires comme Abobo, ou de villes comme Bouaké a également un vocabulaire de base proche du bambara, mais assez simple et truffé d'emprunts. Sa syntaxe, très proche du bambara également est débarrassée des structures verbales complexes comme l'existence de deux formes d'accompli et d'inaccompli). Il a une phonologie conforme, proche du maninka de Guinée (la présence du phonème /gb/ et le choix de /l/ au lieu de /d/ dans l'alternance d~l) et du bambara à la fois.

Le dioula des mosquées et cérémonies a la même phonologie du dioula standard, une phonologie commune aux parlers centraux du mandingue, à mi-chemin entre le maninka et bambara. Sa syntaxe et son vocabulaire sont plus proches du bambara et son vocabulaire s'enrichit continuellement au contact de ce parler.

En conclusion, le Dioula urbain de Côte d'Ivoire est un parler mandingue à sociolectes et à niveaux de langues, riche de son ouverture résolue vers la modernité, ainsi que de son enracinement dans la tradition la plus authentique. Il s'agit d'une langue évoluée parlée par un peuple "évolué". C'est un exemple de langue africaine d'avenir qui, analysée à la lumière de la sociolinguistique, pourrait être d'un grand intérêt.

Bibliographie

Creissels, Denis. L'occlusive vélaire sonore *g* et les labio-vélaires (*w, gw, kw, gb, kp*) en mandingue. In *Mandenkan* n° 39 : 2004 – p. 1–

Labov W.

TERa K. "Le dioula de Côte d'Ivoire : expansion et développement" CIRL ILA 11984